



**HAL**  
open science

## Science-fictions animales

Claude Ecken

► **To cite this version:**

Claude Ecken. Science-fictions animales. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1991, 7 & 8, pp.174-189. hal-03408762

**HAL Id: hal-03408762**

**<https://hal.science/hal-03408762v1>**

Submitted on 29 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



*Le labo blanc*  
papier (110 x 75 cm)

# SCIENCE-FICTIONS ANIMALES

*Claude Ecken*

A l'époque où la science-fiction réalise naïvement sur le papier les rêves de l'humanité première, le bestiaire de la science-fiction est d'une exceptionnelle richesse: toutes les formes animales sont évoquées, mélangées, amalgamées, avec une prédilection manifeste pour les espèces sauriennes et insectoïdes. Les auteurs puisent aussi abondamment dans les mythes, qu'ils revivifient ou justifient en peuplant les étoiles de gorgones ou de chimères. Ces animaux n'existent le plus souvent que le temps d'un récit, car ils n'ont de caractéristique que la laideur et la férocité, ce qui est insuffisant pour laisser une trace durable dans l'imaginaire. Ce manque manifeste d'imagination est aggravé par de sérieux problèmes de crédibilité auxquels on remédiera par la suite (un insecte géant ne peut vivre, une souris avoir la capacité cervicale d'un génie... ). Tout ceci montre que le seul intérêt de ces animaux est de susciter peur, dégoût et sentiment d'étrangeté.

Parmi les tentatives pour peindre des créatures entièrement nouvelles et non combinées à partir d'éléments de la faune ou de la flore terrestres, la plus réussie reste encore celle décrite en 1887 par Rosny Aîné : les *Xipéhu*, d'origine minérale, sont si radicalement différents que leur intelligence est incompréhensible à l'homme. Cette race qui existait 1 000 ans avant Ninive et Babylone, fut impitoyablement éliminée par l'homme dans sa domination de la terre, et constitue donc le premier génocide littéraire.

Car la guerre fait rage entre l'homme et les animaux... A de rares exceptions près, la science-fiction des origines ne conçoit l'animal que comme un agresseur que l'on s'efforce d'éliminer impitoyablement. Les années vingt et trente ont multiplié cette faune sanguinaire, au point qu'on lui donna le nom de BEM (Bug-Eyed Monsters : les monstres aux yeux pédonculés). Les bêtes n'étaient d'ailleurs pas si carnassières ni si redoutables, puisque l'homme, au bout du compte, se révélait plus fort qu'elles... et plus expéditif. Cette sauvagerie,

justifiée par la peur d'une menace animale et l'affirmation de la suprématie de l'homme sur la nature, demeure pourtant excessive: la protection est assurée par le plus primitif des moyens, l'élimination, et la sécurité bien avant l'amorce d'un péril. Il n'est qu'à voir dans le *King-Kong* de 1933, comment les hommes se défont des autres animaux peuplant l'île oubliée : le stégosaure abattu (un herbivore) n'est l'objet d'aucune attention de leur part, pas plus que le tyranosaure vaincu par le gorille géant n'étonne ou n'émeut, et pourtant, ces animaux disparus méritaient bien plus d'égards que ce singe qui n'avait d'extraordinaire que la taille.

Il reste peu de textes de ce type ayant survécu, sinon à titre de curiosité. *La faune de l'espace* de Van Vogt a résisté au temps grâce à l'originalité des monstres et des moyens scientifiques mis en œuvre pour s'en débarrasser ; ainsi, l'Ixtl, qui se nourrit d'énergie électrique et a besoin de pondre ses œufs dans un corps humain encore vivant (lequel Ixtl a inspiré l'*Alien* du film). 1945 met fin à ces réactions épidermiques: les hostilités ne sont pas engagées sans raisons sérieuses mais la méfiance demeure. En plein maccarthysme et guerre froide, ce sont des êtres invisibles ou dotés de pouvoirs de contrôle sur l'humain qui se répandent à travers la planète.

Car c'est bien de contrôle, c'est-à-dire de domination, qu'il est question. L'assurance de la supériorité de l'homme sur la nature amène ce dernier à écarter toute menace qui le détrônerait. C'est pourquoi le thème de l'animalité recoupe largement, en science-fiction, celui des envahisseurs, des mutants, des robots et de l'ordinateur, de l'Autre en général. Des titres de film comme *Them*, *Alien*, sont à cet égard éclairants. Eux, c'est tout ce qui n'est pas Je, tout ce qui se situe au-delà d'une frontière dressée par l'homme pour asseoir sa différence et, en fin de compte, sa supériorité. C'est ainsi que les extra-terrestres sont classés de façon réductrice par rapport à l'homme comme inférieurs ou supérieurs (mais jamais supérieurs au point de ne pas avoir de talon d'Achille que l'homme saurait déceler et utiliser).

Roi de la terre, l'homme se baptise roi de l'univers dès qu'il effectue ses premiers pas dans l'espace. Cette supériorité apparemment naturelle n'est pas transmise seulement culturellement mais aussi par la tradition religieuse judéo-chrétienne. Déjà, dans les *Xipéhuz*, elle est assenée à la façon d'un acte de foi, («*La terre appartient aux hommes*»), à travers un texte aux accents bibliques rappelant que cette domination est l'expression de la volonté divine. Cette peur de l'Autre est encore avivée par la découverte qu'une supériorité intellectuelle ou physique ne protège pas nécessairement des êtres inférieurs. Ceux-ci peuvent avoir des dispositions que l'homme ne saurait contrer à temps, comme l'invisibilité alliée à une extraordinaire fécondité dans *La merveilleuse aventure du bébé Hurkle* de Théodore Sturgeon, ou de dangereuses facultés de

métamorphose : l'omnimal qui est le *Sujet d'étude* de F.L. Wallace lutte contre les envahisseurs en créant des espèces adaptées à chaque problème. Devenu souris, l'homme lui oppose des chats jusqu'à ce que l'omnimal devienne tigre. Au terme de cette escalade, l'homme connaît et redoute l'étape suivante : lui-même. C'est de nous que nous avons peur.

L'homme redoute d'autant plus certaines espèces animales qu'il envie leurs pouvoirs. Développant la même idée dans *Les Portes de l'Eden*, Brian Stableford imagine des batraciens dont la fonction est d'assimiler pour mieux détruire: ils se métamorphosent en hommes. Un protagoniste rêve déjà d'éduquer les enfants «*selon nos valeurs*», pour profiter de ce don. Mais on l'en dissuade, même si la race ne manifeste aucune visée expansionniste. Car ce trait semble être partie intégrante de l'évolution : «*Des voyageurs de passage en auraient dit autant de tes lointains ancêtres... Surtout depuis le passage de l'homme : le peu d'innocence de ces êtres est perdu. Le serpent est venu au paradis. Bref, tôt ou tard, ils seront les maîtres de l'univers... On peut se bercer d'illusions d'ici là. Mais l'essentiel est que nous sachions que ce sont des illusions*». La suprématie humaine est donc illusion.

### **Le roi de la nature : un tyran honteux**

Un dominateur connaît toujours ses droits, rarement ses devoirs. Les droits de l'homme à l'égard de la nature asservie sont d'en disposer à sa guise. Ce qu'il nomme espèce utile est une espèce exploitable. Le dauphin, cet *Animal doué de raison*, prend vite conscience, chez Robert Merle, que si l'homme l'emploie pour poser des bombes chez l'ennemi, l'homme est mauvais. Chez Frederick Pohl également, la communication avec les animaux conduit les pays à les utiliser militairement (*Les Animaux de la guerre*). Pourtant, dès 1935, Karel Capek avait prévu, avec *La Guerre des salamandres*, qu'éduquer et asservir ceux-ci les conduirait à se révolter. Il s'agissait sous sa plume d'une dénonciation de la montée du nazisme mais l'auteur s'était bien interrogé quant à la pertinence de la domination de l'homme sur la nature: «*Ne pensez pas que l'évolution qui a abouti à notre vie soit la seule possibilité d'évolution sur cette planète... Si une espèce animale autre que l'homme avait atteint ce niveau que nous appelons civilisation(...) que dirions-nous de l'impérialisme des sauriens, du nationalisme des termites de l'expansion économique des crabes ou des harengs? Que dirions-nous si une espèce animale autre que l'homme proclamait que, vu son nombre et son instruction, elle possède seule le droit d'occuper le monde entier et de dominer toute la nature?*»

En filigrane donc, une honte à profiter sans vergogne de la main-d'œuvre animale (et humaine) et des doutes quant à la légitimité de la suprématie humaine.

Très vite, la science-fiction nourrit des scrupules sur la façon d'agir de l'homme, même si elle en conçoit la nécessité. Le succès de *La Bestiole de Bolden* ne réjouira nullement ce dernier qui avait adopté un animal extra-terrestre par pure affection: «*La créature était inutile, complètement inutile, mais elle possédait une vertu. Elle aimait l'homme, et l'homme l'aimait.*» Il s'avérera pourtant qu'elle absorbe les maladies de l'homme et qu'il faut ensuite la tuer pour lui éviter de souffrir. On imagine le profit à tirer d'un tel animal. Il est aussitôt stocké pour les malades, c'est-à-dire condamné à mort. «*Mais de toutes façon, l'animal ne peut jamais devenir une bête de compagnie, bien que c'est peut-être tout ce que désire la petite créature aux yeux jaunes*». Quant à Bolden, «*ses amis disent qu'il est malheureux d'être le premier Terrien à avoir découvert l'utilité du petit animal. Ils ont raison. C'est une distinction dont il se serait passé*». Précisons que cette nouvelle de F.L.Wallace, datée de 1955, se déroule sur fond de colonisation de planète habitée.

Même si l'homme est bestial, il serait hâtif de trouver en compensation de l'humanité dans l'animal. Ce que notre vision anthropomorphique révèle n'est peut-être qu'une réaction instinctive. *Socrate*, de John Christopher est un chien mutant très intelligent qui apprend des tours de cirque inculqués à coups de fouet par son maître alcoolique. Quand il est seul, il retrouve un savant, seul à connaître ses capacités de langage, qui lui apprend la philosophie et la poésie. Une nuit l'odieux propriétaire du chien tombe à la rivière et se noie. «*Tu es libre. Viens à la maison, Socrate*», dit le savant. «*Maître*», crie le chien. Il s'élançait au secours du noyé et disparaît avec lui. Au lecteur de décider de la portée de l'acte de Socrate. S'il ne peut trancher, il a en revanche davantage appris sur le comportement humain.

## **L'animal, miroir de l'âme humaine**

L'humain se sent digne et fier parce qu'il a échappé à l'animalité après des siècles d'efforts. Celle-ci apparaît alors comme un miroir renvoyant une image négative, indésirable, sachant que l'animal n'est qu'une forme de vie qui n'a pas évolué comme lui. La frontière, en définitive, n'est pas si nette et la peur de retomber dans la bestialité rend l'homme d'autant plus agressif. La lutte contre l'animal relève de la volonté d'éradiquer de soi toute forme d'animalité ou jugée comme telle. Ainsi, *Son ombre dans les eaux profondes* de Roger Zelazny: un chasseur veut retrouver une créature aquatique sur Vénus, l'*Ichthyosaurus clasmognatus*, devant laquelle il était resté paralysé. Il s'agit d'un combat contre lui-même: «*J'ai besoin de savoir s'il y a quelque chose en moi qui me différencie du lapin*», dit-il, craignant que sa fascination à l'égard de la bête soit celle de sa propre nature, de son animalité toujours présente, enfouie sous des siècles de civilisation. La *civilité* est d'ailleurs pour lui «*le cercueil des âmes dévoyées*». L'humanité est-elle une déviance?

Les travers dont on accable les animaux étant ceux dont l'humanité n'est pas encore parvenue à se débarrasser, cela revient à dire que le degré d'humanité auquel l'homme se flatte d'accéder est loin d'être atteint, constat qui réjouit les satiristes. On peut mélanger des porcs à l'humanité sans que celle-ci se porte plus mal, ironise Mac Orlan avec *La bête triomphante*. La saveur d'un mets suffit pour retourner à la barbarie! Cordwainer Smith interrompt les relations diplomatiques avec *La Planète Gustible*, où les ambassadeurs n'ont pu s'empêcher de consommer, à leur très grande honte, les canards qui la peuplent. La bestialité est in-puisque déjà pré-fant : dans ce mique où les ani-que disparu, *Jé*-imagine Andre-être compa-Mais le chat of-devient un mar-

La nouvelle R. R. Martin, est un saisissant mal miroir de dont la cruauté acquiert des Rois d'insectes bellirent, au sens re-celui qui les sectes bâtissent sables qu'ils dé-de leur maître. quatre nids dont fame les occu-pousser à se faire tôt, le visage bienveillant sculpté dans le sable devient la caricature obscène d'un être particulièrement malfaisant : Kress, le dieu cruel.



née en l'homme sente chez l'enmonde post-atomaux ont pres-*rold et le chat*, von, auraient pu gnons de jeu. fert par le père tyr.

de Georges *Rois des sables* exemple de l'ani-l'homme. Kress, est sans bornes, des sables, sortes queux qui adoligieux du terme, nourrit. Ces indes châteaux de corent à l'image Kress a acquis il torture et af-pants pour les la guerre. Bien-

Au cinéma, les mignonnes peluches que sont les *Gremlins* se transforment en épouvantables voyous, condensés de tous nos travers, plus particulièrement des délinquances propres à la civilisation industrielle. Leur métamorphose est d'ailleurs le fait de l'homme (qui leur a donné à manger après minuit). Peu importe qu'il s'agisse de négligence ou d'imprudence : le roi de la création est censé en être exempt puisqu'il a relégué ces défauts au rang de l'animalité. L'idée de perfection dévoie, au contraire de l'humble désir de perfection.

Michael Bishop note également que la peur et la répulsion envers les animaux sont des sentiments dirigés contre nous-mêmes. L'anthropologue qui étudie la *Mort et succession des Asadis*, dont on ignore s'il s'agit d'animaux en évolution ou d'une espèce intelligente ayant régressé, constate cette réflexivité en imaginant un dialogue entre son âme et son ego : «*Je déteste les Asadis. Je déteste n'importe laquelle des manifestations de leur culture, sensée ou insensée. Leur étrangeté fondamentale fait frémir mon essence... Ce ne sont pas les Asadis qui te hantent, mon ami, mais c'est moi.*» Evoquant ce roman, Cordesse<sup>1</sup> constate que «*l'anthropologue commente sa propre recherche en termes de quête de soi : l'observateur est inclus dans l'observation, intérieur et extérieur communiquent. La plupart des observateurs refusent de reconnaître l'humain dans ces animaux, de peur de reconnaître l'animal en eux-mêmes. Au contraire, Chaney parle comme s'il doutait de leur réalité physique : "je commence à les considérer comme des projections externes de ma propre conscience", ce qui bien sûr constitue une dénudation de l'acte de création de Bishop lui-même.* Bishop, a en tout cas compris que si l'animal est un miroir de l'homme, son étude permet d'en apprendre autant sinon plus sur ce dernier : il situe les Asadis dans la jungle de Synesthésia (la «perception simultanée»).

### **La frontière entre l'homme et l'animal : une clôture sous haute surveillance**

Le critère d'altérité ne pouvait être longtemps limité à celui de la forme. Il fut bientôt étendu à la psychologie. On trouverait alors logique qu'en cas de découverte d'une race consciente, celle-ci accédât à la dignité humaine. Cette reconnaissance d'une espèce étrangère demande d'abord que nous soyons fixés sur une définition irréductible de l'intelligence, de la conscience ou de l'humanité, définitions autour desquelles tournent la plupart des récits de ce type.

Mais il serait vain de se figurer que la découverte d'une autre intelligence conduirait l'homme à traiter différemment l'animal qui en bénéficie, si d'autres intérêts sont en jeu. Ce que la dignité interdit de faire à un humain, la suprématie de la race l'autorise si c'est un animal. Dans tous les cas relevés, c'est plus la notion du profit que la peur de la perte de la suprématie qui conduit l'homme à délibérément ignorer les mérites des autres formes de vie. Ainsi, *La dame de cuir* de Michel Grimaud : pour coloniser Troya, les hommes refusent aux indigènes le statut d'êtres humains. Yull est soumise à des tests pour prouver son intelligence, mais ceux-ci se déroulent dans des conditions si dégradantes que non seulement elle est incapable de les réussir mais qu'elle en meurt d'humiliation. *Les hommes de poche* et *Tinounours sapiens* de Beam H.Piper relatent le même problème et il faut un procès pour le régler. L'esclave non plus n'avait pas d'âme, car il eût alors été immoral de l'exploiter. Cette façon de



penser laisse carte blanche à l'homme pour exploiter tout ce qui n'est pas «humain».

Or, il peut paraître spécieux que seule l'humanité décide quelles espèces elle considérera comme ses pairs. Cette référence obligée à la loi avait déjà suscité l'étonnement de Vercors dans *Les animaux dénaturés*: «*Il a fallu une loi pour définir la personne humaine. Il en a fallu une autre pour inclure les tropis (C'est ainsi que se nomment les humanoïdes du récit) dans cette définition. Cela montre qu'il ne dépendait pas des tropis d'être ou de n'être pas des membres de la communauté humaine, mais bien de nous de les y admettre.*»

Le seul arbitrage humain ne peut qu'être contesté. Dans *Le sous-peuple*, roman du cycle des *Seigneurs de l'Instrumentalité* de Cordwainer Smith, les animaux modifiés par les humains, traités en esclaves, finissent par s'insurger: «*Et pourquoi n'avons-nous aucune valeur? Parce qu'une vérité et une loi plus hautes disent qu'il en est ainsi - la loi conventionnelle et non écrite de l'Humanité. Mais je ressens de l'amour pour toi et tu en ressens pour moi. Nous savons que tout ce qui aime a une valeur en soi, et qu'en conséquence, cette non-valeur des sous-êtres est un leurre.*» Cet esprit messianique, dont Cordwainer Smith disperse le message d'amour dans plusieurs textes («*Avec l'amour, vous existez*», dit D'Joan<sup>2</sup> dans *La Dame défunte de la ville des gueux*), ne suffit pas, on s'en doute, à convaincre un tribunal davantage épris de rationalité que de bons sentiments pour dispenser sa justice. C'est pourquoi le sous-peuple tente d'obtenir un procès pour qu'on décrète en toute équité, plutôt qu'il n'impose son droit à la dignité.

Le procès des hommes de poche de Piper se fondait sur des notions scientifiques pour déterminer si ceux-ci disposaient d'une pensée consciente. Chez Vercors, le débat se déroule davantage sur un plan philosophique comme celui de la communication: «*Ce n'est pas la communication qui est spécifique, mais le besoin de communiquer.*» Il est troublant de constater qu'on ne pût susciter le débat que par un meurtre, c'est-à-dire par un geste non conforme à la dignité humaine. Pour éviter la mise en esclavage des anthropopithèques découverts en Guinée, Douglas Templemore a déclaré à l'état civil un de ses rejetons (obtenu par insémination artificielle) avant de le tuer. La police ne sait s'il faut l'inculper pour le meurtre d'un singe doté d'une déclaration de naissance. C'est pour statuer sur ce meurtre qu'un tribunal se voit contraint de légiférer sur le reste. Le procès s'enlise vite et on s'aperçoit que la psychologie, la zoologie ou l'ethnologie ne suffisent pas à définir la frontière entre l'homme et l'animal.

L'arbitraire même de toute décision mettra le juge sur la piste. La loi se fonde sur une succession de définitions apparemment logiques mais aussi arbitraires

que des tabous, (qui sont des interdits non fondés) dès qu'on se penche sur la pertinence de chacune d'elles. Le tribunal en viendra à distinguer l'homme de l'animal par son esprit religieux, lequel comprend Dieu, la Science, l'Art, les religions et philosophies, jusqu'aux totems, tabous et cannibalismes rituels. C'est la même définition que retient Silverberg dans *Le Pape des chimpanzés*, où des générations de ces singes communiquent par le langage des signes avec des hommes cherchant à accroître leur intelligence. Ils ignorent pourtant tout de la possibilité pour un homme (un dieu à leur yeux) de décéder, jusqu'à ce que l'un des membres de l'équipe atteint d'un cancer décide de leur expliquer ce qui lui arrive. S'élabore alors, une religion avec ses prophètes, ses prêtres, ses rites...

James Tiptree, avec sa fantaisie et sa provocation coutumières, ne s'embarasse pas de ces considérations, dont il montre le piège: *«Etes-vous arrogant au point de considérer n'importe quelle valeur éthique générale comme un critère d'humanité? Etre humain... ça se réduit à un tout petit détail, moins que rien: la fécondation mutuelle»*. Tiptree s'amuse à prouver le contraire avec une espèce divisée en deux groupes : les Flenns, sexués haploïdes (leurs gènes n'ont qu'un chromosome) et les Esthaan, enfants diploïdes des premiers, asexués, donnant naissance par bouturation aux Flenns. Alternativement humaine et animale, la partie humaine de la race tente de cacher sa partie diploïde dont elle a honte. Votre cœur haploïde s'amuse à brouiller les pistes pour montrer qu'il ne suffit pas d'une définition pour circonscrire l'humanité. La nature se distingue avant tout par la variété et la richesse de la vie.

Parfois, l'espèce dominante ne prend même pas la peine de définir des critères d'humanité applicables à d'autres formes de vie. Il lui suffit d'être la plus forte et de décréter ce que bon lui semble. Sur *Ose*, les Horstels de Philip José Farmer sont traités comme des animaux à cause de la toison qui couvre leur dos et tombe des reins. Les relations sexuelles avec eux sont considérées comme un crime de bestialité, ainsi que dans l'univers des Seigneurs de l'Instrumentalité : les cloisonnements opérés entre espèces ne diffèrent guère des discriminations raciales dont ils sont la métaphore. Cependant, maltraiter le sous-peuple, c'est aussi lui donner les moyens d'évoluer plus vite. *«Elle connaissaient d'autant mieux les humains qu'elle n'en faisait pas partie. Il lui avait fallu apprendre par imitation, et l'imitation est consciente.»* Dans *La ballade* de C'Mell, le seigneur Jestocost est très conscient du problème : *«Nous avons imposé les plus difficiles critères de vie à ces gens et leur avons donné le plus terrible encouragement : la vie elle-même comme condition de progrès absolu. Quels idiots sommes-nous de croire qu'ils ne chercheront pas à nous supplanter !»*

Ces exemples soulignent l'anthropocentrisme forcené de l'homme, même dans les cas où une espèce animale est admise dans ce club très privé. La recon-

naissance est donnée comme pour mieux signifier que ce qui se trouve de l'autre côté de la frontière est peu digne d'intérêt. Si l'homme veut bien relativiser sa place dans l'univers, il ne garde pas moins le titre d'espèce la plus appréciable: l'évolutionnisme selon Darwin lui a fait comprendre que d'autres animaux peuvent se hisser jusqu'à lui, mais il restera le premier à avoir évolué et est à son tour susceptible d'en encore évoluer afin qu'entre Eux et Nous, la distance ne soit jamais comblée. Ce que Jean Gattégno commente en ces termes dans son essai sur la science-fiction<sup>3</sup>: «*S'il y a ou s'il peut y avoir d'autres êtres vivants,*

*même infé-  
la révolution co-  
se prolonger par  
volution tou-  
éminente de  
planète dans  
Tout n'est pas  
l'homme, une  
tout découvert,  
plus beau fleu-  
Et si, par aven-  
dans le futur  
sans cesse plus  
que «il n'y arien  
l'homme.»*

conclusion de  
premiers ex-  
conviction :  
d'avoir été  
cors aussi, en se  
statut d'humain  
deau empoison-  
(et probable-  
nature que le

lisation aux indigènes): «*Je ne troquerais par pour un empire cette douleur, et même cette horreur, et même nos mensonges, nos égoïsmes et nos haines, contre leur inconscience et leur bonheur... L'humanité n'est pas un état à subir. C'est une dignité à conquérir.»*



*rieurs, c'est que  
pernicieuse doit  
une nouvelle ré-  
chant à la place  
l'homme et de sa  
l'univers entier...*

*c o n n u , m a i s  
fois qu'il aura  
restera encore le  
ronde l'univers».*

ture, on trouve  
«une humanité  
dégradée», c'est  
de mieux que  
Stapledon, en  
*Les derniers et les*  
prime la même  
«Il est bon  
homme.» Ver-  
demandant si le  
n'est pas un ca-  
né fait aux tropis  
ment de même  
cadeau de la civi-

D'autres, en revanche, assument complètement la vilénie de l'être humain, comme l'explique Van Vogt dans un récit où l'homme gagne la guerre en profitant des moments où les extra-terrestres s'isolent : «*Nous violions les conventions galactiques fondamentales sur les manies individuelles d'une race différente dont on ne devrait pas profiter. En conséquence, on nous supprimait le privilège d'être envahis par des êtres supérieurs et de voir notre planète*

*civilisée par eux*». *Tout ce que nous avons sur cette planète*, titre de la nouvelle, est ce que dit la femme au guerrier, après avoir reconnu que l'homme est vil. Au-delà de l'humour de la situation, on peut se demander si Van Vogt n'a pas mis toutes les cartes de son côté dans une optique anthropocentrique : l'homme finalement vainqueur est donc supérieur. Peu importe sa vilénie, puisqu'il n'y a rien de mieux sur Terre.

### **Le déplacement de la frontière : de l'autre côté du miroir**

Darwinisme et anthropocentrisme ne font pas bon ménage : l'homme ne saurait éternellement combattre ses rivaux. Il sait en outre qu'il lui faudra un jour céder la place, soit que les conditions de vie aient changé à la surface du globe, comme c'est le cas de *La mort de la Terre*, où les ferromagnétiques de Rosny Aîné, des minéraux anhydres, remplacent l'homme, soit que l'homme n'ait finalement réussi à se détruire, comme sous-entendu dans *La planète des singes* de Pierre Boulle.

Si l'homme en venait à prolonger jusqu'au bout la théorie évolutionniste, il conviendrait sans peine qu'il n'est pas obligatoirement l'espèce la plus aboutie dans l'univers. On est toujours l'animal d'un autre. C'est le retour de boomerang d'*Oms en série* de Stephan Wul (devenu à l'écran *La Planète sauvage*), où les humains sont les animaux de compagnie d'extra-terrestres géants. Ceux qui vivent dans la clandestinité sont éliminés par «dératisation». L'éventualité avait été envisagée dès 1928 par René Thévenin avec *Les chasseurs d'hommes* : un couple de surhommes traite les hommes comme du bétail. La réaction de ces derniers oscille autour de deux pôles : subjugué, un homme devient leur animal domestique, tel un chien ; un autre se révolte, tel un loup.

Considérés comme des animaux, les humains sont bien entendu traités comme tels et conservés dans des zoos, comme dans *L'autre côté* de Walter Kubilius ou *Un coup à la porte* de Frederic Brown. Au zoo également, le narrateur de *Je suis une légende* de Richard Matheson, quand la race des vampires a supplanté l'homme. Le fait d'échapper à l'enfermement n'est pas forcément flatteur : le *korok* de Lino Aldani est une machine extra-terrestre qui ne capture que les espèces dotées d'un Q.I. important, ce qui la pousse à dédaigner l'homme.

Comme précédemment, tous ces récits sont un prétexte pour fournir une nouvelle définition de l'homme. *Le rire est le propre de l'homme* est une assertion qui a l'animal pour étalon. De même que l'ordinateur et les travaux sur l'intelligence artificielle nourrissent la recherche sur le cerveau et les mécanismes de la pensée, la confrontation avec d'autres intelligences accroi-

trait la connaissance que l'homme a de lui-même. Mais comment faire la preuve de son intelligence quand les différences sont telles que celle-ci n'est pas perceptible aux extra-terrestres? Dans *Génocides* de Thomas Dish, ces derniers exterminent l'homme comme une vermine, de la façon qu'un viticulteur sulfate ses vignes, sans même se rendre compte de sa présence.

*En cage*, les astronautes de Bertram Chandler tentent tout pour prouver leur humanité. Mais la communication ne passe pas obligatoirement par le langage ou par l'écriture (qui peut savoir comment les extra-terrestres entendent ou voient?). La fabrication d'objets existe aussi chez l'animal et la démonstration du théorème d'Euclide ne donne rien. Entre les visites de leurs géôliers, les astronautes se distraient en capturant l'équivalent local de la souris, qu'ils enferment dans une cage pour l'étudier à loisir. Ils sont alors libérés, car seul un être doué de raison peut concevoir la captivité pour d'autres espèces. Contrairement à l'homme, la race supérieure libère aussitôt ses prises quand est faite la preuve de leur intelligence. Le seul fait de provoquer la souffrance pousse les Sarvants du *Péril bleu* de Maurice Renard, écrit pourtant en 1912, à relâcher homme et bêtes capturés : aussitôt l'homme tue les animaux libérés.

Les êtres supérieurs n'ont pas nos défauts. Mais personne ne peut vouloir les prendre pour modèle s'ils sont inaccessibles. Michael Bishop fait intervenir au fil de ses récits les Parfaits dont on ne sait rien, sinon que leur supériorité et leur bienveillance sont insupportables au narrateur des *Loutres blanches de l'enfance* : «Nul être humain ne peut vivre au milieu des Parfaits pendant des mois sans en venir à se sentir une créature parfaitement méprisable, dépourvue de raison, d'objet, et à laquelle nulle grâce n'a été accordée. C'est une expérience qui aveulit et annihile celui qui la fait.»

C'est peut-être pour cette raison que, malgré son mépris insultant de la race humaine, la féline Tigrishka du *Vagabond* de Fritz Leiber paraît sympathique à Paul, son prisonnier. Elle ne lui a pourtant fait grâce d'aucun de ses défauts : «Le singe est de beaucoup la pire des espèces». «Tu t'irrites d'être traité en animal familier et pourtant, c'est ainsi que tu traites ton entourage. Tu te tiens à l'écart, tu observes leurs singeries avec une compréhension tolérante et ceux que tu aimes, tu les aimes, tu les soignes, tu veilles sur eux, tu les cajoles». Paul, qui couchera avec Tigrishka, s'étonne de la voir irritée. La réponse cinglante ne lui laisse aucun doute sur la catégorie dans laquelle le range Tigrishka, même si elle a reconnu en lui un être doué de raison : «Paul, as-tu déjà masturbé un animal inférieur?». Tigrishka trouve peut-être grâce à ses yeux, parce qu'elle avoue ses faiblesses et que sa race n'appartiendra jamais à celle des êtres supérieurs, qu'elle fuit : «Nous mettons le développement au-dessus de l'immortalité, l'aventure plus haut que la sécurité... Ces buts sont odieux au gouvernement, qui estime qu'une souris effarouchée ou un moineau tombé du nid a autant de valeur qu'un tigre flamboyant».

La reconnaissance de son humanité semble être le leitmotiv des récits où l'homme n'est plus le maître. A cet égard, Paul fait réellement figure d'exception puisqu'il est prêt à renoncer à la Terre et à sa race par amour pour Tigrishka. «*Même comme ton animal familier s'il le faut, mais je reste!*» La science-fiction a souvent montré la bienveillance des êtres supérieurs à l'égard de l'homme mais elle n'a jamais envisagé le commensalisme humain. Dans *Les chasseurs d'hommes*, l'homme était traité comme traître à sa race, dans *Oms en série*, il attendait son heure. Leiber prend des gants en enrobant d'amour ce désir de domestication, laissant sous-entendre que l'indifférence de Tigrishka n'est que feinte. Mais il ne peut se résoudre à les réunir et il faut croire que le commensalisme n'est pas dans la nature humaine ou qu'il a trop mauvaise connotation pour être favorablement présenté.

Sortir de l'animalité n'est pas forcément enviable. L'animal n'est qu'un bouc émissaire(!) qui stigmatise nos défauts et nos manques mais il est peu probable que les valeurs d'efficacité, de désincarnation (la spiritualité contre la chair), de «désanimalisation» fassent de l'homme un individu parfait. Au contraire, une trop grande efficacité le déshumanise pour le plonger plus rapidement dans l'animalité. *La ruche d'Hellstron* de Frank Herbert présente une société calquée sur celle des termites ou des abeilles, où l'individu désincarné n'est plus que l'ombre de lui-même. L'erreur a été cette fois de vouloir copier une organisation sociale animale non adaptée à l'homme.

### **L'abolition de la frontière : l'homme resitué**

Le commensalisme n'est qu'une manifestation marginale des relations entre les animaux. Une autre forme plus redoutée, quoique pas nécessairement neuve est le parasitisme. Celui qui se manifeste dans *Le Ressac de l'espace* de Philippe Curval, même si les Txalqs qui parasitent l'homme lui apportent le bonheur et la béatitude, est viscéralement refusé : «*Il ne savait plus pourquoi il désirait cet exode massif des Txalqs et cette liberté dont les humains ne voulaient plus. Il y avait certainement une raison qui l'avait motivée, il saurait la découvrir plus tard.*» Les motifs du refus résident dans l'atteinte de l'intégrité humaine. Anthropocentriste, individualiste, l'homme préfère son imperfection à une symbiose harmonieuse. L'intervention Txalq aura cependant poussé l'humanité s'améliorer à un moment où sa suffisance et la conscience de sa suprématie l'avaient bloquée au stade de l'adolescence : «*Je suis sûr qu'ils ont changé... L'arrivée des Txalqs a provoqué l'étincelle nécessaire à la relance de l'évolution.*»

L'anthropologue de Michael Bishop comprend, lui, qu'une collaboration vaut mieux qu'une opposition. «*Les Asadis digèrent le bois de la même manière*

que les termites terrestres, c'est-à-dire grâce à une bactérie dans leur intestins, un protozoaire qui assimile la cellulose. Un symbiote, dirait Eisen. Et que cela nous serve de leçon. Ne serait-il pas temps pour les gens d'apprendre à vivre en harmonie». Evolution harmonieuse également dans *La musique du sang* de Greg Bear, malgré un commencement aux allures de catastrophe. Virgil a fabriqué et intégré des cellules vivantes programmées pour soigner son corps. Mais elles vont trop loin et le remodelent totalement avant de comprendre qu'elles sont à l'intérieur d'un organisme dont le cerveau tient lieu de commandes. Rapidement, elles se multiplient et modifient la planète, établissent un dialogue avec leurs

suis un singe intrins inférieur pense un prota-avant de connoocytes favori-d'un monde nouphère, où toutes se fondent et

Il n'est plus cas, de parler d'animalité: calement chan-même, quoique l'artisan de cette curiosité l'a frésé à modifier la sépare de l'ansiècle, les sa-*L'île du D'* et du *Dr Lerne*, Maurice Renard greffes contre



l'homme se modifie parce que sa nature est un frein à sa propre évolution. Il ne s'agit que de modification physique en vue de coloniser d'autres mondes, mais adapter son corps à de nouveaux milieux est le premier pas vers l'abolition d'une frontière derrière laquelle l'humain se sent de plus en plus à l'étroit. Si le cobaye d'*Homme-Plus* de Frederik Pohl se demande s'il est encore humain, l'humanité de Clifford Simak, dans *Demain les chiens*, accepte beaucoup plus sereinement cette étape. Elle laisse la terre en héritage aux chiens, qu'elle a élevés au rang d'animaux supérieurs.

L'humanisme de Simak est loin de cet anthropocentrisme qui rejette viscéralement tout ce qui lui est étranger. Au contraire, il appelle de tous ses vœux

victimes. «*Je férieur, un singe maintenant*», goniste du récit prendre que les sent l'émergence veau, la noos-les consciences s'épanouissent. possible, dans ce d'humanité ou l'homme a radigé. Il est lui-volontairement, évolution. Sa quemment pous-frontière qui le mal : au début du vants fous de *Moreau de Wells sous-dieu* de procédaient par nature. Plus tard,

l'émergence d'une civilisation duelle qui s'enrichirait mutuellement : *«Jusqu'à maintenant, l'homme a marché seul. Une seule race pensante, intelligente, se suffisant à elle-même. Pensez comme on aurait pu aller plus loin, plus vite, s'il avait existé deux races pensantes, intelligentes, à travailler ensemble. Parce que, comprenez-vous, les deux races ne penseraient pas de la même façon.»* Simak estime que la suprématie de l'homme a empêché l'évolution d'autres espèces ; son effacement devrait favoriser l'émergence de nouveaux modes de pensée : *«Un chien a une personnalité... Il n'en faut pas d'avantage : une personnalité consciente et une certaine dose d'intelligence. Ils n'ont pas eu de chance, voilà tout. Ils souffraient de deux handicaps. Il ne savaient pas parler et ils ne savaient pas se tenir debout, de sorte qu'il leur était impossible de jamais avoir de mains.»* C'est à présent à l'homme de jouer le rôle de guide, en respectant cependant la spécificité des races : *«Mais il ne faut pas que je pense comme les hommes, dit un chien, Bruce dit que les pensées des chiens valent celles des hommes et qu'elles valent peut-être mieux.»*

En quelques décennies, le point de vue sur l'animal a bien changé dans la science-fiction. Probablement y avait-il urgence, avec la prise de conscience écologique et le développement de disciplines comme l'éthologie qui, faut-il rappeler ?, fut un temps très décriée à travers les travaux de Konrad Lorenz et Desmond Morris, pour ne citer qu'eux, parce qu'elle traçait pour l'homme des limites et des restrictions. C'est ce qui pousse R.A.Lafferty à organiser *Le congrès des animaux*, lequel lance un avertissement à l'homme : *«Imaginez qu'une ou plusieurs races humaines, aussi humaines que la vôtre, aient été mises de côté, en réserve... Et si on lui demandait de prendre votre place, vu votre incapacité à résoudre les problèmes?»* Au passage est réglé le préjugé de l'homme dont la sagesse permet une inexorable évolution : *«Ce n'est pas l'anarchie qui règne à l'aube du monde? Le chaos primitif? Et le principe, l'ordre, le dessein et l'autorité qui apparaissent et se développent plus tard?»* S'identifier à l'animal n'est plus honteux mais valorisant : *«Voir le monde et le sentir tel qu'il devrait être sont des actes créateurs, pour l'amener à être comme il devrait être. Nous avons été trop longtemps des seigneurs imparfaits.»*

Le concept d'humanité se trouve à ce stade considérablement élargi. Avec *A la fin de l'hiver*, Robert Silverberg montre la renaissance de l'humanité après une période glaciaire. Le Peuple découvre dans d'antiques cités qu'il n'est pas réellement humain : il a une fourrure, un appendice caudal qui lui permet d'entrer en contact télépathique avec autrui. Mais il apprend également que l'humanité regroupait plusieurs espèces non humanoïdes, comme des sauriens ou des plantes mobiles. L'humanité réside davantage dans la conscience d'appartenir, plus qu'à une même espèce, au même univers.



Ce regard plus tolérant et plus tourné vers l'étude d'autres formes de vie pour mieux les comprendre plutôt que pour en tirer des motifs d'auto-satisfaction a profondément bouleversé les textes de science-fiction. Les problèmes de communication n'émanent plus de consciences belliqueuses mais trouvent leur origine dans l'irréductible phénomène physique, comme celui de l'écoulement du temps dans le cas de *L'œuf du dragon* de Robert Forward. L'espèce des Cheela vit et meurt un million de fois plus vite qu'un humain. Ce dernier délivre son savoir à cette civilisation qui les surpasse vite pour lui disperser à son tour son enseignement et poursuivre son évolution plus loin. Le contact a tout juste duré un mois.

Les auteurs ne craignent plus de raconter des histoires du point de vue de l'Autre, et même d'imaginer des récits d'où l'homme est absent. C'est la cas d'une nouvelle comme *Élégie de l'oiseau keelu* de Kathleen Sky ou d'un roman ambitieux, puisqu'il retrace le destin de toute civilisation, comme *Le creuset du temps* de John Brunner. Ces textes sont pourtant toujours des occasions de réfléchir sur l'homme et sur sa nature. On a pu apprécier les définitions et les concepts originaux que la littérature de science-fiction a proposés à travers de nombreux récits, faisant preuve de beaucoup de tolérance mais aussi d'audace. A présent, l'homme ne se situe plus en deçà d'une frontière qu'il avait arbitrairement tracée, il a dépassé sa peur pour s'intégrer dans la nature. Les commentaires de Jean Gattégno sur l'évolution de la science-fiction en 1971<sup>(3)</sup>, autour de ce problème, ont gardé toute leur actualité : «*Encore une fois, c'est la cohérence fondamentale qui réapparaît avec ces nouveaux auteurs ou ces livres d'auteurs anciens : tout se tient sans relation hiérarchique (qui signifie autorité, donc conflit, donc rupture), dans une vaste union de tout ce qui vit. L'homme n'a pas perdu sa dignité, il l'a seulement re-située. Il n'est plus centre du règne animal, mais il a sa place propre.*»

Probablement faut-il espérer qu'à la lecture éclairante de tous ces textes, nous pourrons un jour nous exclamer comme D'Joan, la femme-chien de *La dame défunte de la ville des gueux* : «*Le miracle n'est pas que vous ayez fait de nous des humains. Le miracle, c'est que nous ayons mis si longtemps à le comprendre.*»

1. Gérard Cordesse, *La nouvelle science-fiction américaine*, Aubier, 1984.

2. La première lettre des noms des animaux modifiés renseigne sur leur origine: D pour Dog, C pour Cat, M pour Monkey, R pour Rat... Ainsi D'John, C'Mell, M'Onica, R'Adam.

3. Jean Gattégno, *La science-fiction*, Que sais-je n°1426, P.U.F., 1971.